Annales historiques de la Révolution française

354 | octobre-décembre 2008
Varia

Alexandre Tchoudinov, *Французская революция. История и мифы* [*La Révolution française. Histoire et mythes*]

Varoujean Poghosyan

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ahrf/10993
DOI : 10.4000/ahrf.10993
ISSN : 1952-403X

Éditeur :
Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2008
Pagination : 256-258
ISSN : 0003-4436

Référence électronique
Varoujean Poghosyan, « Alexandre Tchoudinov, *Французская революция. История и мифы* [*La Révolution française. Histoire et mythes*] », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 354 | octobre-décembre 2008, mis en ligne le 14 décembre 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/ahrf/10993 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ahrf.10993

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Alexandre Tchoudinov, *Французская революция. История и мифы* [*La Révolution française. Histoire et mythes*]

Varoujean Poghosyan

RÉFÉRENCE

Alexandre Tchoudinov, Французская революция. История и мифы [La Révolution française. Histoire et mythes], Moscou, Naouka, 2007, 309 p.

1 La science historique russe continue les traditions de « l'école russe » et de l'historiographie soviétique dans le domaine des études révolutionnaires ; la poursuite s'est cependant faite au prix d'une révision profonde de la méthodologie, qui a permis aux chercheurs contemporains de réviser leurs approches du XVIII^e^ siècle et des événements de la Révolution française, comme en témoigne ce livre d'Alexandre Tchoudinov. Il s'agit en fait d'un recueil d'articles, où l'auteur discute de nombreux et importants problèmes, en révisant les approches de ses prédécesseurs, surtout soviétiques ; sont ainsi débattues les interprétations traditionnelles de l'historiographie soviétique, celles du courant conservateur de l'historiographie révolutionnaire, de même que le parcours de quelques-uns des hommes politiques de l'époque.

2 La Révolution française a vraiment suscité de vifs intérêts en Russie au cours des deux siècles passés. Mais quelle y a été son image au XIX^e^ siècle ? Sur ce point, Tchoudinov propose une interprétation solide et volontairement complexe. En notant qu'aucun événement n'a jamais influencé l'esprit public russe autant que la Révolution, il remarque que c'est même un culte qui s'est formé au cours de la première moitié du siècle, culte qui a continué à conserver ses positions dominantes jusqu'à la « Révolution de 1917 » (p. 24). Pour lui, cependant, c'est une lecture originale et d'une certaine

manière déformée de la Révolution que l'on donne alors en Russie, et qui s'explique par les réalités de la société russe ; il évoque, d'une part, les auteurs de la première moitié du siècle, qui se référaient aux études des historiens libéraux et socialistes français, et, de l'autre, une approche unilatérale, même de la part des historiens éminents de « l'école russe », dont l'auteur apprécie hautement la contribution. Cette approche a été dictée par leur désir de ne voir dans la Révolution qu'un événement au cours duquel la liberté a triomphé dans la lutte engagée contre le despotisme (p. 16) ; c'est pour cela, pense-t-il, qu'on a uniquement interprété les violences de l'an II comme un résultat des hostilités (p. 21). Nous ne suivrons pas Tchoudinov, cependant, lorsqu'il qualifie de « génocide » les événements douloureux de la Vendée (p. 21). Certes, il a peut-être suivi dans ce cas l'opinion de quelques-uns de ses prédécesseurs français et même soviétiques (N. Moltchanov). Mais le génocide a différentes composantes, en dépit des querelles suscitées par sa définition, surtout en Israël et aux États-Unis. Parmi celles-ci, je voudrais citer la politique étatique et l'intentionnalité, sur la base desquelles les gouvernements l'ont perpétré, le choix des victimes sur leur appartenance nationale, etc. Pour une définition plus exacte des événements de la Vendée, je proposerais d'utiliser un autre terme, celui de « democide » lancé par R. Rummel, le grand spécialiste américain du phénomène du génocide.

3 Et si, comme le note l'auteur, le « mythe russe » de la Révolution a été partiellement dévoilé après 1917 par les émigrants russes, l'historiographie soviétique, au contraire, ayant déjà le soutien de l'idéologie étatique, l'a adopté et n'a réalisé les recherches historiques que dans cette direction. À l'exemple de Nikolaï Loukine (1885-1940), fondateur de l'historiographie soviétique des études révolutionnaires, devenu l'une des victimes de la terreur stalinienne, Tchoudinov discute l'atmosphère générale dans laquelle s'est formée l'historiographie marxiste. Alors que les historiens soviétiques, surtout les élèves de Loukine, le considéraient comme un grand spécialiste de la Révolution, Tchoudinov nous en dresse un portrait plus modeste par une interprétation critique de ses travaux ; il insiste sur la dimension politique du personnage, et le présente comme incarnant avant tout « l'idéal communiste de l'historien » (p. 55).

4 C'est après cette « préface » sur la naissance de l'historiographie soviétique que Tchoudinov discute en détail quelques-unes des questions majeures de l'époque révolutionnaire, surtout au travers du prisme des acquis de la science historique soviétique ; au sein de celles-ci, retenons essentiellement la définition de l'Ancien Régime et le caractère de l'événement « Révolution française ».

5 Quel a été le caractère du régime français au XVIII^{e} siècle ? Les historiens soviétiques l'ont assez longtemps qualifié, par une approche marxiste, de féodal et absolutiste. En se référant aux ouvrages des historiens occidentaux, les spécialistes soviétiques de l'Ancien Régime ont repris cette analyse et l'ont révisée. Le tournant s'est opéré en 1988, lors d'une table ronde sur la Révolution que cite Tchoudinov, au cours de laquelle il est apparu discutable de définir le régime existant en France à la veille de la Révolution de féodal. Tchoudinov accentue beaucoup plus cette tendance, mais il révise également la seconde définition et c'est là son mérite.

6 En analysant les relations des rois français, y compris Louis le Grand, avec les différentes institutions, notamment les cours souveraines - dont les parlements -, il met en évidence, grâce à des travaux essentiellement français, l'existence de nombreuses limites au pouvoir royal. L'auteur constate, à juste titre, que nous ne sommes pas en droit de traiter ce régime d'absolu. Toutefois, il ne se limite point dans ce cas à une

simple constatation et il explique de manière convaincante les causes de la naissance, d'après sa terminologie, de ce « mythe ». Il croit que celui-ci remonte à l'époque même de la Révolution dont les théoriciens étaient désireux de passer au peuple la souveraineté et, par conséquent, le pouvoir absolu (p. 97), ce qui a contribué, d'après lui, à la formation du mythe de l'appartenance au monarque d'un pouvoir illimité. En outre, dans la première moitié du XIX^e^ siècle, les vues des historiens libéraux ont beaucoup aidé à la formation d'une image de la monarchie comme modèle d'État absolutiste. Quant à la société russe de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^, les circonstances étaient, d'après lui, plus compliquées, car on y a attribué à la monarchie française des traits qui étaient plutôt propres à la réalité russe et, par conséquent, à la monarchie du pays.

7 Dans son livre, Alexandre Tchoudinov discute aussi du caractère « bourgeois » de la Révolution française ; est-ce un mythe ou une « réalité », pour reprendre le titre de l'un de ses chapitres ? Pour l'historiographie soviétique, retenant la théorie de la lutte des classes, il s'agit d'une « Grande Révolution bourgeoise » ayant aboli le féodalisme en France et ayant énormément contribué au libre développement du capitalisme. Dans ce contexte, c'est assurément la bourgeoisie qui aurait pu diriger le mouvement révolutionnaire. En se référant aux travaux récents, Tchoudinov nuance ce point de vue. Il essaie d'abord de préciser la notion de la « bourgeoisie », en reprenant le débat lancé par A. Cobban et repris par les historiens soviétiques. En s'abstenant de donner une réponse nette à la définition de la bourgeoisie à l'époque de la Révolution, Tchoudinov ne la considère pas comme une classe monolithique et facile à cerner socio-économiquement. En laissant à part beaucoup de ses observations, citons sa contribution à l'étude du rôle des députés de l'Assemblée constituante lors des débats politiques, réalisée d'après les données du *Dictionnaire des Constituants,* rédigé par E. H. Lemay. L'analyse minutieuse du corps de la Constituante lui a permis de constater que les éléments capitalistes formaient une minorité évidente parmi les députés. Il ne place parmi les partisans de la Révolution qu'un peu plus de la moitié des députés entrepreneurs (p. 124).

8 Concernant les liens entre la Révolution et le développement du capitalisme, Alexandre Tchoudinov s'en tient au point de vue d'Anatoli Ado, dans son livre sur le mouvement paysan et d'après lequel, la Révolution, après avoir donné la terre aux paysans, a freiné ensuite ce processus dans une certaine mesure (p. 126). Dans son ensemble, l'auteur conteste l'une des thèses primordiales de l'historiographie marxiste, d'après laquelle le développement du capitalisme serait dû à la Révolution, et, par conséquent, il met en doute la nature foncièrement « bourgeoise » de la Révolution (p. 127). L'on peut cependant regretter que, dans cet important débat, l'auteur ne s'en tienne qu'à l'observation des positions des députés de l'Assemblée constituante. Nous souhaitons qu'il puisse continuer ses études dans ce domaine en élargissant le champ des recherches dans le but d'analyser et de préciser aussi le rôle des députés liés aux entreprises au sein de l'Assemblée législative et de la Convention.

9 Le livre d'Alexandre Tchoudinov aborde encore d'autres questions. Il réexamine les apports du courant conservateur de l'historiographie révolutionnaire, notamment en ce qui concerne le rôle des francs-maçons, et s'intéresse également au rôle des jansénistes, qu'il propose de prendre davantage en considération (p. 192). L'on peut également préciser que, dans un troisième chapitre, l'auteur brosse les portraits de certains hommes majeurs de la Révolution, surtout ceux de Marat et de Couthon, ainsi

que du « Jacobin russe » Pavel Stroganov (cette dernière étude est rédigée sur la base de riches documents inédits tirés des archives russes). Enfin, au travers d'études de ténors jacobins, l'auteur révise quelques-uns des points de vue soviétiques traditionnels, selon lui trop marqués par un esprit apologétique. Pour conclure, précisons que Tchoudinov souligne qu'il entend laisser aux lecteurs et aux représentants des générations à venir la possibilité d'apprécier la justesse de ses jugements et le droit de les réviser. Nous croyons que c'est également l'un de ses mérites.